

Discours Livia Fränkel, cérémonie commémorative Neuengamme, 3 mai 2021

Je suis née dans la petite ville de Sighet en Roumanie (Transylvanie), qui faisait partie de la Hongrie avant la Première Guerre mondiale.

Sighet comptait 30 000 habitants, dont un tiers de Juifs. Nous étions une famille de quatre, mon père, ma mère, ma sœur aînée et moi. Mon père avait son propre atelier, il fabriquait du carton ondulé (des boîtes et autres). Son affaire allait bien, nous gagnions bien notre vie et habitions une très belle maison moderne.

J'ai eu une enfance heureuse et protégée. Il n'existait pas de lois anti-juives, en dehors d'un certain antisémitisme chez de nombreux concitoyens. Mais c'était une chose à laquelle il fallait s'habituer. Moi aussi. Il est arrivé que j'entende à l'école : « Sale juive, retourne dans ton pays, tu n'es pas la bienvenue chez les gentils chrétiens comme nous ! »

Je garde malgré tout un beau souvenir de mon enfance, en sécurité dans une ambiance chaleureuse.

Je me souviens clairement du 1er septembre 1939 lorsque la guerre a éclaté. Maman sanglotait en écoutant la radio et disant qu'elle avait déjà vécu une guerre (elle voulait dire la Première Guerre mondiale). Devrait-elle endurer encore une guerre ?

Au début, nous n'étions pas directement touchés par les hostilités, mais nous écoutions les informations et entendions qu'Hitler remportait de grands succès. En Europe, les pays capitulaient les uns après les autres, et l'extermination des Juifs avait commencé dès l'occupation de la Pologne. Hitler a décidé au cours de l'été 1940 que la Transylvanie devait être rendue à la Hongrie. En août 1940, nous sommes passés de la nationalité roumaine à la nationalité hongroise et notre vie a complètement changé. La Hongrie est entrée en guerre, des lois anti-juives ont été promulguées. Et nous avons rencontré toujours plus de restrictions au quotidien.

Selon les rumeurs qui couraient, la SS éliminait des Juifs en Europe. Mais il était très difficile de croire que des personnes civilisées comme les Allemands se rendaient coupables de telles atrocités. Nous avons donc décidé de ne pas nous fier à ces rumeurs. Quatre ans ont passé, pour nous tout à fait convenables quand on sait que pendant toute cette période le massacre des Juifs européens se poursuivait à grande échelle. Et nous, nous vivions toujours à la maison avec nos familles !

Or à l'hiver 1944, Hitler s'est rendu compte qu'il avait perdu la guerre. Il avait par contre la satisfaction d'avoir presque réussi à « déjudaïser » l'Europe. Il ne restait plus aucun Juif vivant en Europe, à l'exception des 850 000 Juifs de Hongrie. Et Hitler était déterminé, puisqu'il devait mourir, à expédier aussi ces 850 000 Juifs dans la tombe. Il s'est alors adressé au président

hongrois Miklos Horthy et a exigé la remise de ces Juifs. Horthy a refusé, Hitler a fait alors quelque chose d'inattendu : il a envahi et occupé la Hongrie, bien que les deux pays aient été alliés.

Ce jour-là de mars 1944, lorsque j'ai vu pour la première fois des soldats allemands dans les rues de Sighet, j'ai commencé à avoir peur pour nos vies. Tout a ensuite évolué très vite. La première loi nous a obligés à porter l'étoile jaune. Ce n'était pas très grave. Nous avons pensé, si cela s'arrête là, alors on va porter l'étoile. Mais deux semaines plus tard, une nouvelle loi. Un ghetto a été aménagé à la périphérie de la ville, nous avons été sommés de faire nos bagages et de nous préparer à déménager dans le ghetto.

Cela a été très douloureux d'abandonner notre belle maison et tout ce qu'elle contenait. Mais même cela n'était pas encore si grave. Nous nous sommes exécutés, avons pris le nécessaire et nous sommes installés dans le ghetto. Il a fallu quatre semaines pour déplacer les 10 000 Juifs de Sighet vers le ghetto. Puis les portails se sont fermés. Aucune personne qui n'y appartenait pas n'avait le droit d'en sortir ou d'y entrer.

Après six semaines dans le ghetto, nous avons été informés que les autorités avaient décidé de l'évacuer et de nous transférer ailleurs. Chacun d'entre nous devait préparer une valise ne pesant pas plus de 15 kg. Où allions-nous ? Personne ne pouvait nous donner la réponse.

De nouveau s'est répandue la rumeur selon laquelle les Allemands exterminaient les Juifs en Europe. Mais elle était toujours difficile à croire. Les optimistes parmi nous disaient : « C'est le printemps, les Allemands nous feront probablement travailler dans les champs. Les travaux agricoles ne peuvent pas être faits puisque les hommes sont à la guerre, donc c'est nous les Juifs qui allons le faire ». Cela nous convenait. Tant que la famille était ensemble, tout allait bien !

Nous avons donc fait nos valises et nous sommes préparés à partir. Nous étions tôt le matin devant la maison du ghetto, des soldats hongrois sont venus nous chercher. Une foule immense a quitté le ghetto. C'était le premier transport en provenance de Hongrie, au total 3001 personnes (je ne le savais pas à l'époque, maintenant je le sais car tout est documenté).

C'était une belle journée d'été, avec un ciel dégagé. Nous avons traversé la ville et j'ai fait mes adieux aux maisons, à mon ancienne école. J'ai pensé : « C'est un jour bien trop beau pour mourir. » Voilà mon état d'esprit à ce moment-là.

À la gare, des SS allemands et des soldats hongrois nous ont pris en charge. Des wagons à bestiaux nous attendaient, initialement prévus pour dix chevaux. Quarante personnes ont été entassées dans chaque wagon. On nous a donné quatre seaux, deux pour nos besoins et deux remplis d'eau. Les portes ont été verrouillées par de gros cadenas et le train a démarré.

J'ai décidé de faire attention à la direction que prenait le train : vers l'intérieur du pays c'était la vie, mais en direction de la frontière, cela signifiait la mort. Le deuxième jour il a passé la

frontière et j'ai réalisé que nous étions en Pologne. J'ai alors compris que je devais accepter le fait que nous allions tous mourir. Les conditions dans le wagon étaient particulièrement pénibles. Nous pouvions à peine respirer.

Mais le pire était le manque d'eau. La soif nous rendait fous. Le train s'est arrêté à plusieurs gares et je demandais aux gens de nous donner de l'eau. Mais ils détournaient la tête comme s'ils n'avaient pas entendu, et personne n'a réagi.

Le trajet a duré trois jours. Le soir du troisième jour, le train s'est arrêté et on a entendu beaucoup de bruits. Nous avons compris que nous étions arrivés à destination. J'ai cherché le nom de l'endroit et lu le nom polonais Oswiecim, en dessous en allemand : Auschwitz-Birkenau. Je n'en avais encore jamais entendu parler.

Les portes du wagon se sont ouvertes et une puanteur terrible nous a assaillis. Nous avons sauté sur le quai et été immédiatement séparés de notre père sans pouvoir lui dire adieu. Seuls les femmes et les enfants sont restés. Il régnait un grand désordre. On nous a ordonné de rester sur place et d'attendre notre tour. Nous pouvions voir que quelque chose se passait au loin, mais nous ne savions pas quoi.

Il était tard dans la nuit, le terrain était éclairé par d'énormes projecteurs. Nous étions là toutes les trois, ma mère, ma sœur et moi, nous tenant par la main. Je ne crois pas que nous avons parlé, mais je me souviens de ce que j'ai pensé. J'étais assez certaine que c'étaient les dernières heures de ma vie. Ils allaient tous nous tuer. Je me demandais seulement quelle méthode ils emploieraient pour tuer autant de personnes. Mais non, je n'ai pas pu deviner cette méthode. En tout cas, j'ai dit adieu à la vie, en espérant que ce serait rapide et sans douleur.

Nous nous sommes retrouvées soudain face à un officier SS. Nous avons appris le lendemain que c'était le docteur Josef Mengele qui était de service cette nuit-là. Il décidait de la vie et de la mort. Il a pointé son doigt sur ma mère et l'a envoyée vers la gauche. Puis il a envoyé ma sœur à droite et moi aussi. Ma mère ne voulait pas nous laisser partir. Elle a imploré l'officier de nous laisser ensemble en famille, et demandé que nous restions simplement avec elle.

Mais l'homme était très déterminé, il a dit : « Non, vous les plus âgés partez dans le camion, les jeunes vont à pied. Vous vous retrouverez demain ! » Ma mère sanglotait : « De l'eau, s'il vous plaît, donnez-moi de l'eau. » Alors il s'est impatienté et a crié : « Non, dépêchez-vous, dépêchez-vous ! Si vous bougez plus vite, vous aurez de l'eau plus vite ! » Maman a donc dû nous laisser partir. Ses derniers mots ont été : « Les filles, veillez l'une sur l'autre ! »

Cette nuit-là du 17 au 18 mai 1944, ma mère et mon père ont été gazés à Auschwitz. Et je ne sais pas si maman a eu de l'eau avant de mourir...

Nous les femmes plus jeunes entre 15 et 40 ans avons marché un certain temps. Puis nous avons dû nous déshabiller complètement devant une grande baraque et y entrer, il s'y trouvait

de nombreux prisonniers hommes et femmes. Ils portaient tous des vêtements rayés. Nous devions nous asseoir, les hommes avançaient et nous rasaient les cheveux. On nous ôtait ainsi notre dignité. Nous devions ensuite prendre une douche, avons reçu des vêtements de prisonniers et sommes entrées dans le camp. Nous sommes passées sous l'enseigne « Arbeit macht frei » (le travail rend libre), et un orchestre de femmes nous a accueillies en jouant une musique joyeuse.

Nous avons atteint notre baraque, un grand bâtiment en briques. C'était déjà le matin et je me suis souvenue que l'officier avait dit que nous retrouverions notre mère le lendemain. Je me suis alors adressée à l'une de nos gardiennes et lui ai demandé : « Quand viendra notre mère ? » Elle m'a regardée et m'a tirée vers la fenêtre par le bras. Elle y a montré du doigt une cheminée d'où s'échappaient de la fumée et des flammes. « Tu vois la cheminée ? » a-t-elle demandé en criant. « C'est là que brûlent tes parents, ta famille. Ne pense pas que tu les reverras un jour ! Ici ce n'est pas un sanatorium, idiotie, tu es arrivée dans un camp d'extermination. » Je la regardais fixement, incapable de saisir ses mots.

Après six semaines à Auschwitz, nous avons eu la chance d'être sélectionnées pour les travaux forcés et envoyées en Allemagne. Après un trajet de trois jours en wagons à bestiaux, le train s'est arrêté et j'ai lu le nom de la gare : Hambourg ! Je trouvais un peu amusant d'arriver dans cette grande ville que j'avais découverte dans mon livre de géographie. Nous avons été installées dans un bâtiment situé à Dessauer Ufer. Je me souviens encore de la vue magnifique sur l'Elbe depuis notre fenêtre.

Nous y avons passé des journées assez agréables, malheureusement pas très longtemps. Nous sommes ensuite parties dans un autre camp à Wedel. Là aussi, nous devions travailler dur, faire différentes tâches. Cet endroit était nettement moins agréable que le précédent. Peu de temps après, nous avons été transférées dans un troisième endroit appelé Eidelstedt (aujourd'hui Lurup). Nous y avons passé notre plus longue période de détention à Hambourg, environ six mois.

Nous travaillions dur, la faim et le froid nous tenaillaient constamment. Hambourg était souvent bombardée, toutes les nuits les bombardiers alliés venaient larguer leur cargaison autour de nous. Nous souhaitions parfois être frappées par une bombe qui aurait mis fin à notre souffrance, mais cela ne s'est pas produit.

Début avril, la SS a décidé d'évacuer le camp et nous avons été à nouveau entassées dans des wagons de marchandises. Nous avons atteint après trois jours un autre lieu tristement célèbre appelé Bergen-Belsen, où nous avons été finalement libérées par les troupes britanniques le 15 avril 1945. Les conditions y étaient désastreuses, le typhus et toutes sortes de maladies régnaient dans le camp. Des gens mouraient en permanence. Il a fallu un certain temps aux Britanniques pour maîtriser la situation. Deux mois plus tard on nous a proposé de partir pour la

Suède. Par un hasard et avec l'aide de la Croix-Rouge suédoise, nous sommes arrivées en Suède en juillet 1945.

76 ans se sont écoulés depuis que ma sœur Hédi et moi sommes revenues à la vie et avons commencé une nouvelle existence en Suède. J'observe le monde et ce que je vois n'est pas très encourageant. Nous pensions qu'avec Auschwitz nous avions atteint la fin de la judéophobie, du terrible antisémitisme. À quel point nous sommes-nous trompés...

L'antisémitisme montre son visage hideux partout dans le monde, même dans notre propre pays, la Suède. L'antisémitisme lié à la xénophobie et au racisme ! Nous avons hélas aujourd'hui un parti raciste au parlement, le « Sverigedemokrater », qui vient de devenir le troisième parti du pays ! J'ai peur quand je les écoute. Ils ont pour objectif de renvoyer tous les immigrants et de contrôler la presse et le service public. Il s'agissait dès ses débuts d'un parti délibérément nazi. Il répand la haine, surtout envers les musulmans.

Lorsque j'ai commencé à rédiger ce discours en février de l'année dernière, nous ignorions combien nos vies allaient changer rapidement. Qui avait déjà entendu le mot Corona ? Mon voyage à Hambourg a dû être annulé pour mai l'année dernière, une nouvelle fois encore cette année. Je suis reconnaissante de ne pas avoir été touchée jusqu'à présent par la maladie. Entre-temps, je suis vaccinée.

Je suis une femme très âgée, je fais partie des derniers survivants. Je me suis occupée les trente dernières années à parcourir le pays pour rencontrer des jeunes suédois. Je prends la parole sur la Seconde Guerre mondiale et témoigne de ce qui peut arriver quand on permet à la haine et à la violence de s'emparer de la société. Et combien il importe de souligner l'égalité entre les êtres humains !

Je suis reconnaissante envers le destin d'avoir eu une si belle vie après la guerre. J'ai épousé un Juif allemand, Hans Fränkel, né à Wuppertal-Elberfeldt, et décédé en 2000 après 53 ans de mariage. Nous avons trois enfants et six petits-enfants. Aujourd'hui, j'ai une grande famille avec quinze arrière-petits-enfants. Cela me fait apprécier la vie. Ma sœur Hédi de quatre ans mon aînée se porte bien également. Elle aussi a une grande famille avec dix arrière-petits-enfants.

Hitler n'a donc pas réussi à nous détruire. C'est nous qui avons gagné. Notre vie se prolonge dans les générations suivantes !

Nous vivons éternellement ...